

Dans la banalité de l'histoire

David Dorais

Numéro 73, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2018). Compte rendu de [Dans la banalité de l'histoire]. *L'Inconvénient*, (73), 48-50.

DANS LA BANALITÉ DE L'HISTOIRE

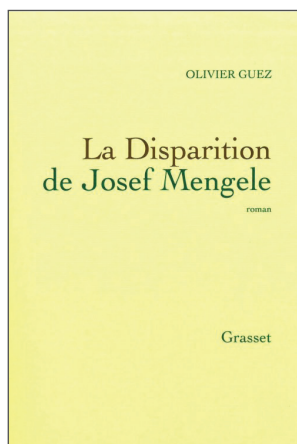
David Dorais

Si l'on peut se désoler que l'histoire du Québec place la province dans les marches lointaines de la grande Histoire, ne lui permettant pas d'y puiser pour alimenter ses œuvres de fiction, on peut en contrepartie se féliciter qu'un tel confinement à la périphérie nous délivre de l'obligation de revenir encore et toujours sur les mêmes traumatismes. Dans d'autres pays, certains événements ont été si marquants que les auteurs ne peuvent s'empêcher d'y retourner, dans une tentative à la fois vaine et répétitive d'exorciser les anciens démons. La littérature française, on le sait, ne cesse de gratter la plaie de la Deuxième Guerre mondiale. Encore l'automne dernier, les prix Goncourt et Renaudot ont récompensé deux romans qui en traitent. Quand se lassera-t-on du sujet ? Mais soyons beaux joueurs, et admettons qu'un bon écrivain saura tirer parti de n'importe quelle matière, aussi éculée qu'elle soit. À plus forte raison quand il s'agit d'une matière aussi riche et complexe. *La disparition de Josef Mengele* d'Olivier Guez (Grasset) et *L'ordre du jour* d'Éric Vuillard (Actes Sud) nous apportent-ils quelque chose de neuf ? Changent-ils notre regard sur le conflit ? Comment nous présentent-ils la chose ?

Le roman d'Olivier Guez s'avère le plus intrigant au premier abord, mais le plus décevant après examen. Il relate la cavale rocambolesque en Amérique du Sud durant trente ans, de 1949 à 1979, de Josef Mengele, ancien médecin en chef du camp d'Auschwitz. Intéressé par la génétique, fasciné par les jumeaux, le sinistre personnage a mené des expériences cliniques qui lui ont valu le surnom d'« ange de la mort ». Un chapitre raconte comment un père bossu et son fils boiteux, tous deux juifs polonais, ont été tués à bout portant sur ordre de Mengele : il désirait récupérer leurs squelettes pour les expédier au Musée anthropologique de Berlin. Les deux cadavres ont ainsi été mis à cuire dans l'eau bouillante jusqu'à ce que la chair se détache des os. Des prisonniers maçons, travaillant à côté, ont cru qu'il s'agissait de viande pour les officiers allemands et s'en sont repus. Mais le livre ne s'attarde que très peu sur de tels épisodes macabres. L'essentiel de l'histoire concerne la fuite de Mengele en Argentine, au Paraguay et au Brésil après la guerre. La première partie, « Le pacha », montre le médecin couler des jours heureux à Buenos Aires, sous l'œil bienveillant de Perón, qui accueille avec complaisance les anciens nazis cherchant refuge. La

seconde partie, « Le rat », le montre misérable, malade, angoissé, pourchassé par les autorités allemandes et par le Mossad.

Le principal reproche que l'on peut faire à l'œuvre est de manquer d'épaisseur littéraire. Elle contient, en fin de volume, une bibliographie listant les sources utilisées par Olivier Guez. À côté des ouvrages biographiques et historiques qui sont de mise figurent quelques œuvres proprement littéraires, comme *La divine comédie*, *Au cœur des ténèbres* ou *La métamorphose*. Avec de tels titres, je m'attendais à ce que l'auteur me propose des moments de « mythification », où soudain le récit se serait détaché des événements et élevé au-dessus d'eux pour leur donner plus d'amplitude, plus de résonance, pour les faire se dédoubler en scènes abstraites, s'imprégnant d'un imaginaire presque halluciné. Par exemple, Auschwitz décrit comme l'Enfer de Dante. Ou Mengele se métamorphosant en cloporte dans une cahute au fin fond de la jungle amazonienne. Mais non. Le récit colle aux événements. Dans un style sobre et descriptif, il s'y tient. C'est l'angle historico-journalistique que l'on a choisi d'adopter. Rien de légendaire, rien de symbolique, que du



factuel. En soi, il n'y a là rien de mal. On devine des recherches scrupuleuses derrière l'écriture de ce roman, un véritable travail de documentation. Des voyages aussi : l'auteur dit avoir retrouvé la ferme au Brésil où Mengele s'est caché. Mais l'œuvre se confine ainsi à une unidimensionnalité où tout paraît toujours un peu trop plat. Les faits s'enchaînent, informatifs et irréfutables. C'est l'exemple du roman « utile », celui qu'on ne lit pas pour rien, qui nous apprend quelque chose. Mais en chemin, on n'a guère rêvé ni ressenti. Ni même pensé beaucoup. On a été renseigné.

Ce qui contribue à la maigreur du livre est sans doute la banalité des péripéties. Qu'il vive dans le luxe ou dans le dénuement, Mengele n'apparaît guère plus que comme un pauvre bougre. Un séjour de plusieurs années au Brésil le fait résider sur une ferme en compagnie d'un couple de Hongrois. Il ne s'entend guère avec monsieur et couche en cachette avec madame. Il s'impose en contremaître des employés de la métairie. En bon généticien, il s'intéresse aux oiseaux, aux plantes, aux cloportes. Il souffre de la chaleur, de migraines, de maux de ventre. Une telle banalité ne prend de l'intérêt que lorsque le livre la place en contraste avec la légende qui se développe autour du personnage dans les années 1960 et 1970. À l'époque où triomphent les *James Bond*, souligne Olivier Guez, le docteur Mengele ressemble à un « méchant » plus grand que nature, un monstre froid et sadique. Simon Wiesenthal, qui s'attribue un rôle crucial dans la capture d'Eichmann (opération en réalité menée par le Mossad), se présente devant les ca-

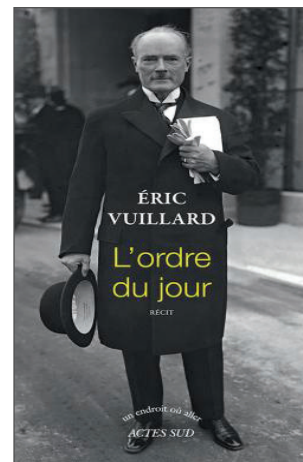
méras comme un justicier, un vengeur, le champion chasseur de nazis. Devenu une vedette internationale, il abreuve les médias de contes farfelus sur les allées et venues de Mengele, du Pérou à la Grèce. Le médecin, dit-il, est en fait un magicien qui pressent toujours le moment où il va se faire attraper et parvient chaque fois à s'échapper. Par rapport à cette figure de maître de l'évasion et de génie du mal, la plate réalité que décrit l'auteur prend un peu plus de relief. Elle apparaît même d'un comique ridicule. On en arrive presque à éprouver de la pitié pour ce vieux bonhomme qui meurt à petit feu dans des conditions misérables.

L'ordre du jour d'Éric Vuillard, plus court, s'avère aussi plus intéressant. Dès les premières phrases, décrivant une scène de l'hiver 1933, on sent qu'on est chez un écrivain : « Le soleil est un astre froid. Son cœur, des épines de glace. Sa lumière, sans pardon. En février, les arbres sont morts, la rivière pétrifiée, comme si la source ne vomissait plus d'eau et que la mer ne pouvait en avaler davantage. Le temps se fige. » Dans ce décor désolé se réunissent de grands industriels allemands pour commencer à soutenir Hitler juste avant les élections législatives de mars. Il les servira bien et, au moment de la guerre, fournira leurs usines en travailleurs ou en condamnés à mort, on ne sait plus trop, directement tirés des camps de concentration. Même s'il mentionne ces événements, le récit s'attarde pour la majeure partie sur l'annexion de l'Autriche (l'Anschluss) en 1938. Les deux romans récipiendaires se penchent ainsi sur l'amont et l'aval de la Deuxième Guerre, sans en toucher le cœur.

L'angle d'approche pour lequel opte Vuillard consiste à se glisser dans l'intimité des grands. Si la trame de l'histoire était une chaîne de montagnes, on pourrait dire que l'auteur choisit de se tenir sur les sommets, mais du côté ombré. Là où les décisions se prennent, où les renversements majeurs s'opèrent, mais où tout se fait dans la banalité des petits gestes. Un bon exemple est le moment où l'Anschluss s'enclenche. Vuillard passe en revue, presque heure par heure, la journée où Schuschnigg, chancelier de l'Autriche, est convoqué

par Hitler dans sa résidence du Berghof, en Bavière. L'auteur montre comment le Führer, par de petits mots de flatterie ou des éclats de colère, parvient à intimider le pauvre homme et à lui arracher son abdication. Il décrit non seulement le déroulement des tractations, mais aussi le temps qu'il fait dehors, la décoration des lieux, les malentendus, les silences... Les mouvements de lèvres esquissés, tout ce qu'un sourire peut signifier et produire après une journée harassante de négociations : « À cet instant, Hitler sourit. Lorsque les gangsters ou les fous furieux sourient, il est difficile de leur résister ; on veut en finir au plus vite avec la source de ses malheurs, on veut la paix. Et puis, entre deux épisodes de tortures morales, un sourire possède sans doute un charme particulier, comme une éclaircie. »

La technique de Vuillard consiste ainsi à s'arrêter sur des « tableaux », sur des images. Images fabriquées et figées qui ont fini par devenir notre mémoire collective. Il prend souvent pour objet de réflexion des photos d'époque ou des films d'archives, afin d'examiner à la fois ce qu'ils révèlent et ce qu'ils cachent. Le 12 mars 1938, les tanks allemands entrent en Autriche et se rendent jusqu'à Vienne, où ils sont accueillis par une foule en liesse. Serpents, cotillons, petits drapeaux, jeunes filles folles d'enthousiasme. Mais qui sait que, le matin même, la colonne de panzers est tombée en panne sur le bord de la route, juste après la frontière, et que Hitler a passé des heures à faire des allers-retours dans sa voiture pour houspiller les soldats et les mécaniciens ? L'Histoire ne retient que le grand spec-





20 / 08 / 2017

04 : 28

03 °C



© Éliane Excoffier, Nightlife (20/08/2017), 2018
36 x 28 cm, épreuve argentique (détail)

23 mai–30 juin 2018

Jacques Hurtubise

1963–1972, une **décennie haute en couleurs**

Éliane Excoffier

Nightlife

GALERIE
SIMON
BLAIS

galleriesimonblais.com

tacle des blindés allemands étreints par les Viennois, mais elle oublie le cafouillage inaugural de cette invasion. Elle laisse aussi dans l'ombre le fait que, juste avant l'Anschluss, il y a eu en Autriche plus de 1700 suicides en une semaine. Derrière la foule extatique, révèle le romancier, on peut apercevoir des Juifs en train de se faire raser les cheveux ou penchés à quatre pattes en train de nettoyer de force les pavés. D'autres à qui on fait brouter de l'herbe pour s'amuser. La vague de suicides dévoile l'envers du décor, la vérité que recouvraient les apparences. Comme si ces gens avaient pressenti que, derrière les milliers de visages épanouis, se profilaient déjà des millions de condamnés émaciés. La posture adoptée par Vuillard consiste ainsi à corroder, par la littérature, le vernis des images et à montrer ce qu'elles dissimulent.

Une telle posture, pour louable qu'elle soit, n'est cependant pas dépourvue d'une certaine vanité. Le roman comme révélateur, comme justicier, comme champion de la vérité contre les mensonges de l'Histoire et des dictatures ? Peut-être. Mais c'est aussi là une posture romantique, qui place un peu trop commodément le romancier dans le rôle du redresseur de torts, de l'humble mais valeureux artisan qui, par la force des mots, parvient à abattre les idoles. Il est facile de poser en grand libérateur, surtout contre un ennemi aussi aisé à terrasser que le nazisme. De fait, les deux écrivains, Vuillard et Guez, ne peuvent résister à la tentation, en fin de volume, d'asséner de petites leçons de morale. L'exercice se révèle particulièrement artificiel dans *La disparition de Josef Mengele*, où rien, tout au long du livre, ne s'orientait vers des considérations plus réfléchies. L'auteur nous met en garde contre le fait que l'homme oublie trop rapidement et qu'il suffit de deux ou trois générations pour que les gens soient à nouveau portés à propager le mal. Pour sa part, Vuillard dénonce l'alliance des grandes industries et du régime nazi ainsi que la sclérose de la mémoire historique. D'une manière ou d'une autre, ce sont des laïus inutiles, qui ne servent qu'à donner une caution morale à des œuvres dont l'essentiel du propos avait déjà été établi, qui avaient déjà réussi à montrer que la grande Histoire se tisse dans la banalité des vies humaines. ■

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE

Olivier Guez

Grasset, 2017, 237 p.

L'ORDRE DU JOUR

Éric Vuillard

Actes Sud, 2017, 150 p.